

Séance du 7 novembre 2011

Jean de Lattre ou le bon choix ?

par Gérard CHOLVY

MOTS-CLÉS

Héritages - Engagement - Frères d'armes.

RÉSUMÉ

De Gaulle lui préféra Leclerc, de Lattre avait été de "l'Armée de l'Armistice" et préférant Giraud, il défendait Weygand. Inutile de rechercher dans les antécédents familiaux de ces grands chefs des différences qui expliqueraient leur comportement respectif en 40. Les uns et les autres ont reçu la forte empreinte d'une éducation dans la tradition catholique la plus stricte, Leclerc plus encore que de Lattre.

Au palmarès des rues, avenues, places et boulevards, parmi les noms donnés en France à nos grands hommes, le Maréchal de Lattre de Tassigny figure assurément en bonne place : de Gaulle, plus de 3 000 ; Leclerc, 2 359 ; de Lattre, 911.

On oppose toutefois ce général de l'Armée de l'armistice au capitaine Philippe de Hauteclocque, rallié, lui, à de Gaulle, dès juillet 1940. Avant de revenir sur ces deux vies et quelques autres, nous poserons la question de savoir si le passé familial, la formation reçue et les premières années de la vie militaire préparaient de Lattre au destin qui a été le sien. Bien évidemment il faudra ensuite aborder le "tournant de novembre 1942" lors du Commandement exercé à Montpellier, le tournant et ses suites, conduisant à Rhin et Danube. Il conviendra enfin d'esquisser de prudentes comparaisons avec des frères d'armes contemporains du Chef de la Première Armée française.

I – Héritage et formation

"Ne pas subir" telle est la devise que Jean choisit à l'âge de ses vingt ans. Elle résume bien la tradition dont il a hérité et la formation qu'il a reçue avant les premières étapes de sa vie d'adulte, de soldat.

Côté paternel, une fidélité royaliste longtemps indéfectible avec ces six siècles de gens de robe et d'épée en Flandre et Picardie. En 1792, un Antoine de Lattre est tué à l'Armée du Prince de Condé, l'armée contre-révolutionnaire. En 1830, Laurent de Lattre est l'un des trente fidèles qui accompagnent Charles X en exil. La famille va se fixer dans le Poitou, mais, Roger de Lattre, le Père de Jean, s'établit en Vendée, dans le Bocage où il s'est marié : à Mouilleron-en-Pareds, là où est né Clemenceau ce "Bleu", au pays des "Blancs".

Côté maternel, c'est cependant un "Bleu" de Mouilleron-en-Pareds, qui, à Fontenay-le-Comte, en février 1793, a sauvé de l'exécution, en offrant de l'épouser, une demoiselle Duchêne de Denant, terrorisée... Il se nomme Hénault. Il est l'ancêtre d'Anne-Marie-Louise Hénault, laquelle épouse, en 1885, Roger de Lattre de Tassigny. De ce mariage naît, en 1889, Jean-Joseph-Marie-Gabriel de Lattre. Le jeune garçon passe sa petite enfance à Mouilleron tout en suivant, chaque année, les siens à Poitiers de Noël à Pâques. C'est un vicaire qui lui donne ses premières leçons de latin.

Ce qu'il faut particulièrement retenir ce sont les longues promenades avec son grand-père Hénault. C'est de lui qu'il tient le souvenir des "géants de la Vendée" ; c'est-à-dire de ces contre-révolutionnaires associant hobereaux et hommes issus du peuple des campagnes : Cathelineau "le saint de l'Anjou", le garde-chasse Stofflet, le marquis de Bonchamps, d'Elbée généralissime de "l'armée catholique et royale", François de Charette, Henri de La Rochejaquelein : nul doute que, dans la famille, on n'ignorait pas ce qui figure sur les mouchoirs rouges de Cholet : "Si j'avance, suivez-moi. Si je recule tuez-moi. Si je meurs, vengez-moi". Ce grand-père s'était montré hostile au Ralliement à la République que le Pape Léon XIII avait demandé aux catholiques en 1892. Sur cette question, les sentiments étaient plus nuancés côté paternel. Mais si les deux traditions ne concordaient pas en tous points, "on votait pour la religion et tout était dit"⁽¹⁾.

Jean de Lattre commence ses études sérieuses au Collège Saint-Joseph de Poitiers : il a 9 ans ½ à son entrée en 6^e. Rappelons qu'au moment du recrutement des Zouaves pontificaux pour la défense du pouvoir temporel du Saint-Siège, cinquante élèves du Collège se sont engagés ; et, qu'en 1871, c'est là que se recrutèrent, au départ, les *Volontaires de l'Ouest* qui, sous le commandement du colonel de Charette, allaient participer à la défense nationale.

À Saint-Joseph, Jean devient le disciple d'un éducateur-né, le Père Emmanuel Barbier, une personnalité dont un condisciple de Jean, Maurice Brillaud, s'est souvenu "qu'il n'abdiqua jamais sa liberté de jugement" au point même de quitter la Compagnie de Jésus afin de poursuivre plus librement un combat acharné contre le "libéralisme" ce qui s'accompagnait d'une critique virulente du pontificat de Léon XIII (*Revue critique du libéralisme*) et, en France, d'un conflit avec un ancien de Saint-Joseph, Henri Bazire, devenu en 1899, le Président de l'Association catholique de la Jeunesse française (ACJF). Devenu membre de l'Action libérale populaire, parti de centre-droit, il sera battu aux législatives de 1914, en Vendée, malgré l'appui de l'évêque de Luçon. L'Action Française avait mené un vif combat contre lui⁽²⁾.

Le Père Barbier, recteur du Collège de Poitiers en 1895 était l'auteur d'un *Manuel pratique du surveillant. La Discipline dans quelques écoles libres* (1884). Il est juste de le présenter car son influence sur le jeune Jean de Lattre ne cessera qu'avec sa mort, donc bien au-delà des années de collège.

Le sociologue-historien Émile Poulat fait de lui "la personnalité la plus marquante de l'intégrisme en France"⁽³⁾ intégrisme étant à prendre au sens historique précis du terme, à ne pas confondre avec tel ou tel courant traditionaliste plus récent.

Un "homme de la discipline [...] horriblement tatillonne, mesquine dans ses minuties, vexatoire" ; un être "inflexible dans ses décisions" ; "un organisateur" aménageant les bâtiments, attentif "à tout ce qui pouvait faire briller, aux fêtes". Un

faite qui nécessite le concours de dames patronesses, dont madame de Lattre. Au Collège, il y a un théâtre, c'est dans la tradition jésuite, mais aussi une piscine. Quant aux souvenirs de Maurice Brillaud n'évoquent-ils pas quelqu'un d'autre, un demi-siècle plus tard ?

Jean a fait d'excellentes études. À quinze ans et demi, en 1904, il obtient le baccalauréat latin-grec. Qu'il veuille être marin, c'est-à-dire, entrer dans "la Royale", quoi de surprenant ? La préparation se fait à Paris, à l'école de la rue de Vaugirard, où le régime est aussi sévère qu'à Poitiers, avec la messe tous les matins, une discipline que le jeune homme a acceptée. Le Préfet des Études, c'est "le vicomte", M. Henri de Gaulle. Son fils Charles est en classe de philosophie. Chez les Dames du Sacré-Cœur, la sœur de Charles a pour compagne Anne-Marie, la sœur de Jean. Malgré la réussite à l'écrit, la maladie empêche Jean de passer l'oral. Il faut renoncer à la marine et bifurquer sur Saint-Cyr, l'essentiel étant de devenir officier... de cavalerie. La préparation se fait au Collège de la "rue des Postes" (devenue rue Lhomond), Sainte-Genève. Jean y retrouve le "triste" Henri de Gaulle qui enseigne la philosophie. Admis à Saint-Cyr, à 19 ans, il se rend à Lourdes avec les siens au Pèlerinage des Vendéens, à l'occasion duquel, en 1872, fut chanté, pour la première fois, l'*Ave Maria* de Lourdes. Ce brancardier de 1m75 met à l'œuvre la formation sociale reçue à Poitiers où il était membre de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul du Collège. Retenir qu'à Paris chaque élève devait avoir un "correspondant" et que de Lattre avait choisi l'abbé Barbier. "Chaque mois, se souvient l'un de ses amis, un mercredi, jour de congé, nous allions ensemble, rue Ampère", l'abbé présidait aux "échanges d'idées. De Lattre ne s'écartait pas de sa ligne orthodoxe", n'éprouvant aucun attrait pour les sillonnistes de Marc Sangnier⁽⁴⁾. Le même Emmanuel Gaillard, neveu de l'abbé, nous dit, qu'après 1908, "De Lattre, seul peut-être, ne cessa jamais ses visites rue Ampère et je sais que mon oncle allait l'attendre à la gare lorsque ses passages à Paris étaient trop rapides". Une correspondance suivie avec ce conseiller spirituel ne s'interrompt qu'en 1925, à la mort de l'abbé. Retrouvant Gaillard en 1949, le général évoquera son maître. Le Saint-Cyrien se rendait aussi chez un ami, royaliste convaincu, Théodore de Fallois. C'est là qu'il fit la connaissance de deux *Camelots du Roi*, Marius Plateau et le sculpteur Maxime Réal del Sarte lequel avait été le représentant de l'Action Française aux obsèques du Cardinal de Cabrières, en 1921.

Un trait de caractère du jeune candidat à Saint-Cyr est révélé par un incident survenu à l'École. Entré 4^e sur 210, Jean de Lattre est classé 201^e pour le rang de sortie. Est-ce dû à son "esprit peu militaire" et à un "tempérament d'artiste" ? En fait, un incident était survenu au début du cours de morale lorsque l'élève-officier fut apostrophé de la sorte, "De Lattre ? J'espère que vous n'avez aucun lien de parenté avec de Lattre qui a hissé le drapeau blanc sur l'École ?"... en 1873 au moment où la restauration, avec le Comte de Chambord, était l'un des possibles en politique. Et la riposte de fuser : "C'est mon oncle, et j'en suis fier !" accompagnée du refus d'assister dorénavant à ce cours, et sa sanction, un zéro en morale.

Retenir encore la lecture, et la relecture, à Saumur, en particulier, du *Rôle social de l'officier* du capitaine Lyautey. Mais avant de retrouver Lyautey, le jeune officier se distingue au combat, exerçant "un ascendant terrible sur la troupe". Il reçoit la Légion d'honneur, à vingt-cinq ans. Cette troupe c'était le 93^e RI composé de Vendéens. Vinrent ensuite les cinq années de Jean de Lattre de Tassigny au Maroc. Le général Pœymirau voit en lui "l'étoffe d'un second Lyautey". Il fait la

connaissance de Juin, de Guillaume. Évoquant cette période avec humour, le Lieutenant-colonel Giraud de dire “J’étais sous les ordres du capitaine de Lattre”. Galoper au côté de Bournazel – Henri de Lespinasse de Bournazel l’“homme rouge”, connaît une suite à Paris. Au Maroc, le nom de Jean de Lattre de Tassigny aurait été “dans toutes les bouches” quelques-unes dénonçant “un orgueil démesuré”.

De retour en France, de Lattre, qui a 37 ans, épouse Simone Calary de Lamazière, qui en a 19. Un fils, Bernard, va naître l’année suivante. Les biographes se sont-ils posé la question : pourquoi un seul enfant ? L’officier est classé second au sortir de l’École de Guerre, “le sentiment de sa valeur ne laissant pas de le rendre parfois d’un maniement délicat”. Lieutenant-colonel, le voici “affecté à l’État-Major de l’Armée”. Retenir le choix “cornélien” de Weygand qui, entre deux candidats retenus, de Lattre et de Gaulle, fait le choix du premier comme chef du 3^e Bureau de l’État-Major de l’Armée : on ignore comment le recalé a pris la chose ?

D’aucun ont tenté de compromettre “cet officier de salon”, “marxiste” pour les uns, “colonel Vendémiaire” pour d’autres. Nous sommes en 1934. Cependant, Weygand, malgré la demande du Ministre de la Guerre, Maréchal Pétain, refuse de s’en séparer.

Voici qu’à Metz, en 1937, le colonel de Lattre retrouve de Gaulle qui commande le 307^e Régiment de chars. Le Gouverneur militaire, c’est Giraud. À la tête du 151^e RI, de Lattre met en œuvre le programme inspiré de Lyautey, de modernisation du service militaire, le souci du bien-être matériel, et donc, moral de la troupe est omniprésent⁽⁵⁾. Mars 1939, à cinquante ans, de Lattre est fait général de brigade, devançant à nouveau de Gaulle, il est vrai son cadet de quelques mois. Durant les combats de 40, la 14^e Division qu’il commande tient et, dès son arrivée, à Clermont-Ferrand, après l’armistice, il va organiser une École de cadres à Opme, sur le Plateau de Gergovie. Une déception : n’avoir pas été placé à la tête des Chantiers de jeunesse confiés à de La Porte du Theil, ancien Commissaire Scout de France de l’Île-de-France : on y fera du “mauvais scoutisme” pensera de Lattre. Exalter l’effort, l’action se retrouve lors du bref commandement exercé en Tunisie, avec l’École de cadres de Salembó. De Lattre y a retrouvé Weygand et Juin qui, après le rappel imposé par les Allemands du premier, est devenu Commandant-chef en AFN. Sans doute Juin a-t-il demandé, en janvier 1942, la 4^e étoile pour de Lattre “le plus vite possible”, mais c’est aussi pour voir le général s’éloigner car “Nous sommes trop différents l’un de l’autre pour être associés dans les mêmes tâches, l’un étant subordonné à l’autre” (Alger, 15 mars 1942).

II – Montpellier : le choix et ses suites

De Lattre, Commandant de la XVI^e Division, arrive à Montpellier le 10 février 1942⁽⁶⁾. Installation à l’Hôtel Montcalm, rue Joffre. Les souvenirs de Madame de Lattre évoquent les relations alors nouées⁽⁷⁾. Le Préfet régional Olivier de Sardan, est un ami personnel de Laval, il faut s’en méfier, à la différence du Préfet-Délégué Jean Benedetti et du Secrétaire-Général Ernst, déjà rencontré en Alsace⁽⁸⁾. Le Recteur Sarrailh, le Doyen Giraud, le professeur Terracol figurent parmi les visiteurs. Un fidèle de Clermont et de Tunis, le lieutenant Gillet, leur fait connaître l’académicien Louis Gillet, son épouse, née Doumic, et leur fille madame Demangel dont l’époux est Directeur de l’École d’Athènes : elle fait partie des

membres de la résistance dans la région. Il ne semble pas cependant que de Lattre ait noué d'autres liens avec les membres du Groupe *Liberté*, présents à Montpellier, P.-H. Teitgen, René Courtin, J.-R. Palanque, l'avoué Orliac, Jacques Renouvin⁽⁹⁾.

De ces relations publiques témoigne la demande du proviseur du lycée de garçons pour le discours de la Distribution des prix, ceci alors que Bernard de Lattre est scolarisé chez l'abbé Prévost. Discours prononcé le 14 juillet et non le 13. La raison ? Les funérailles du Maréchal Franchet d'Esperey, dont on sait, par ailleurs, que celui-ci s'était montré très réservé vis-à-vis du Maréchal-Chef de l'État. Or de Lattre se plaît à "citer en exemple cet homme qui compte parmi les grands artisans de notre victoire de 1918". "Un chef militaire est un chef de Jeunesse [...] Ce sont des jeunes qu'il se voit confier pour en faire des soldats et il ne peut y réussir que s'il les connaît et s'il les aime". Le ton est donné d'emblée avec la référence au Lyautey du *Rôle social*. L'armée "demeure l'incarnation la plus pure de l'espérance française". L'orateur n'oublie pas les mouvements de jeunesse et "vos camarades de zone occupée auxquels je voudrais que vous pensiez souvent". Suivent les références aux disciplines nécessaires et au refus d'une "tenue relâchée" aux "attitudes d'abandon [...] c'est à première vue une réaction singulière et inquiétante de la part de la jeunesse d'un grand pays vaincu que de choisir pour modèle, les excentricités décadentes du swing" ; ce qui manque "c'est une foi, un idéal et aussi une méthode". Mais définir cet idéal "en dehors du grand idéal de relèvement et de révolution nationale que le Maréchal Pétain, notre Chef, nous a donné à tous, ne paraît pas pour l'instant possible". Il faut se garder de l'individualisme "sauvegarder les traditions humaines et chrétiennes de notre race, là est le devoir des Français". Et de conclure sur une dernière référence au Chef de l'État : "C'est à l'Armée que la France est allée demander l'homme qui, par sa gloire et le prestige de son nom, était le seul autour de qui elle pouvait se resserrer dans ses malheurs [...] j'ai nommé le Maréchal Pétain". Nous sommes loin du gaullisme. Or, depuis le retour de Laval au pouvoir, au printemps 1942, un détachement vis-à-vis du régime – sinon d'une personne – s'était amorcé "du moins in petto" a pu écrire le Colonel Pierre Carles à propos de "La Corniche de Montpellier de 1939 à 1942"⁽¹⁰⁾.

Il est clair que de Lattre, comme Weygand, Giraud, Frère ou Juin n'adhérait pas au gaullisme. Bernard Simiot écrit, semble-t-il justement, à propos de ces chefs militaires "Ils avaient prêté serment à un très vieux chef, en qui ils ne pouvaient pas ne pas avoir confiance, et ils lui demeurèrent fidèles jusqu'au moment, le 8 novembre 1942, où il était devenu évident que le Maréchal, faute d'avoir rejoint Alger, n'était plus qu'un instrument entre les mains du vainqueur. Tous partageaient la conviction que le Chef de l'État qui était aussi leur chef, aurait, le moment voulu, l'ultime réflexe de les jeter avec leurs troupes dans une bataille libératrice". À propos de ces chefs et d'autres civils, les spécialistes parlent maintenant de Vichysto-résistants.

De Lattre avait préparé l'armée sous ses ordres, créé une École de cadres à Carnon, dirigé de grandes manœuvres sur le Larzac en août, mais, le moment venu,, il dut constater combien il était peu suivi. Le 7 novembre, son chef d'État-Major, le colonel Albord lui adresse un message : "Situation grave en Méditerranée, Retour immédiat à Montpellier s'impose". Il venait d'apprendre le franchissement du Déroit de Gibraltar par des centaines de navires alliés. Dans la nuit du 7 au 8, on apprend le débarquement allié en Afrique du Nord. Le 8, de Lattre envoie le colonel Guillaud à Vichy ; à Vichy où la division est manifeste au sein de l'État-Major : général Verneau d'un côté ; général Bridoux, Secrétaire d'État à la guerre et son chef de

cabinet, Delmotte de l'autre, qui sont germanophiles. L'intention de de Lattre c'est de faire partir des troupes vers les Corbières mais un télégramme du général Langlois, commandant le Groupe des Divisions depuis Avignon, ordonne de les consigner. Le 10 au soir, Delmotte téléphone à de Lattre : "Les Allemands n'ont aucune intention de bouger ; c'est de l'hallucination collective". De Lattre, parti en direction de Saint-Pons constate que rien n'a marché selon ses prévisions. Il a été trahi. Il est relevé de son commandement, son adjoint Boyer de La Tour le remplace. Comme il refuse de revenir à Montpellier "Je ne veux pas recevoir les Allemands [...] j'ai essayé de sauver l'honneur de notre pauvre armée"⁽¹¹⁾ il est transféré aux prisons de Toulouse, Lyon et Riom où un Tribunal d'État le condamne à dix ans de prison pour abandon de poste en temps de guerre, ses co-inculpés, quatre officiers, étant acquittés.

La reprise en mains a donc eu lieu : de Lattre est arrêté le 12, Weygand le 13 à la sortie de l'Hôtel du Parc, et par la Gestapo, comme le général Verneau...

Entre temps, le 11, au Quartier Général, madame de Lattre a mis à la porte Boyer de La Tour. La propagande officielle va ridiculiser de Lattre et sa courte carrière "de factieux". À Toulouse, le prisonnier, "comme un roi dans son palais" a entendu retentir la Marseillaise. Sa défense, devant le Tribunal, est assurée par l'un de ses anciens officiers de la 14^e DI François Valentin. Député depuis 1936, il a voté en faveur du Maréchal Pétain le 10 juillet 1940. Directeur-Général de la Légion (mars 1940-juin 1942), autre "Vichysto-résistant" et confident du général durant les six dernières années de sa vie : il avait, lui aussi, subi le choc de novembre 1942, mais son message du 29 août 1943, lu au micro "Ici Londres" ne fait cependant pas allégeance à de Gaulle. Il est beaucoup plus proche de Giraud⁽¹²⁾.

À la maison d'arrêt de Riom, de Lattre lisait les *Lettres à des jeunes gens* du Père Lacordaire. Sa femme, son fils Bernard, lui rendent visite. Ils préparent un plan pour qu'il s'échappe... évasion réussie (barreau scié et échelle de corde) le 3 septembre 1943. De Lattre parvient à Londres le 17 octobre. Commence alors un nouvel itinéraire jalonné d'obstacles. En effet, de longs mois s'écoulent avant la venue à Alger de celui qui, sommé de prendre parti, s'est refusé à trancher entre de Gaulle et Giraud. Va-t-on lui attribuer cette 5^e étoile demandée par le second ? Le 12 novembre le Commissaire à la Guerre, Le Trocquer, la juge inopportune. Quatre jours plus tard il l'obtiendra cependant. Il a mis à profit son séjour pour diverses rencontres dont celle de l'Amiral Thierry d'Argenlieu : l'agenda de l'amiral indique des rencontres les 20 novembre 1943, 16 décembre et 21 février 1944. Ce "gardien de l'esprit des croisés de la croix de Lorraine" avait rédigé, le 11 novembre 1943, ces quelques mots à l'attention du Général de Gaulle : "Ici [à Londres]... je me suis entretenu très longuement avec le Général *Delattre* de Tassigny qui paraît très sincère dans ses propos et ses désirs de servir sous la Croix de Lorraine"⁽¹³⁾.

Voici enfin de Lattre à Alger, le 20 décembre. Le 26, il devient le Commandant d'une Armée B, alors que Juin commande le Corps Expéditionnaire en Italie. Suivent 7 mois de préparation, avec, entre autre, la création d'une École de cadres à Douera. Pendant ce temps, Juin vole de victoires en victoires, pénétrant dans Rome le 4 juin 1944.

Le 15 août, c'est le débarquement en Provence, le ralliement des soldats du Corps Expéditionnaire d'Italie ayant été obtenu. De Lattre sait exploiter la surprise du débarquement. Toulon et Marseille sont prises avant la remontée rapide vers le Nord afin d'être les premiers à atteindre le Rhin au sud de l'Alsace. Il faut intégrer

100 000 FFI ce qui ne doit pas laisser ignorer, pour autant, que la majorité des troupes est composée de Pieds-Noirs et d'indigènes des colonies et protectorats : "C'est nous les Africains"... Une fois encore, au Camp du Valdahon (Doubs), les officiers et sous-officiers sont préparés aux durs combats qui vont suivre. Depuis le Quartier Général de Besançon, de Lattre s'efforce d'informer la presse des faits concernant la 1^{re} Armée. La plus rude bataille consiste à réduire la poche de Colmar, libérée le 2 février 1945. Les Français pour la première fois depuis Napoléon I^{er} franchissent le Rhin, malgré l'opposition des Américains. Le Rhin franchi, le Danube est atteint. Le 7 mai, à Lindau, sur les bords du lac de Constance, de Lattre reçoit un message de de Gaulle lui enjoignant de "mettre en état d'arrestation Weygand et Borotra".

Or, alors que Weygand devient livide en apprenant son sort, de Lattre et lui se sont embrassés et le premier a fait rendre les honneurs au second⁽¹⁴⁾. Le lendemain, de Lattre, à Berlin, signe la capitulation de l'Allemagne, au nom de la France : "à côté d'un Français, c'est un comble" aurait dit le Feldmarshal Keitel.

À Lindau, le "Roi Jean" fait libérer le fils de Rommel et récupère 7 000 déportés. Ses bataillons défilent dans les villes allemandes. Mais c'en est fini de la Première Armée. Dès le 24 juillet, c'est le général Kœnig, le héros de Bir-Hakeim, qui prend le commandement des forces françaises en Allemagne. Il reste à de Lattre à ronger son frein durant le long trimestre qui va suivre. Il est donc temps de revenir sur une comparaison prudente avec ses frères d'arme et de tenter quelques explications.

III – Frères d'armes

De Lattre n'avait rien de commode. Il a suscité bien des animosités au sein de l'Armée et, semble-t-il, davantage, parmi ses frères d'armes, les officiers, qu'au sein de la troupe ? Une anecdote mérite d'être rapportée : fin 1945, des blessés de la Première Armée sont momentanément accueillis en Suisse et, pour l'occasion leur ancien général leur rend visite en compagnie de son épouse et de leur fils. L'un de ces blessés, amputé des deux jambes lors des combats de Colmar, se trouve placé, au moment du déjeuner, au côté de Bernard lequel s'évertue à démontrer que son général de père mérite mieux que la réputation qui lui est faite⁽¹⁵⁾.

Relations difficile avec les officiers et ses égaux ? À y regarder de près, la raison n'est guère à chercher dans l'origine sociale et la formation reçue. Bon exemple que celui de Leclerc. Y a-t-il famille plus traditionaliste que les Hauteclocque ? À Belloy, en Picardie où le comte, père du futur général, est maire, il n'a jamais été question de pavoiser le 14 juillet. Philippe, né en 1902 est considéré comme "un aristo" en classe de 4^e au collège de la Providence tenu par les jésuites. Un "aristo" mais "sans morgue". Pour la piété, l'adolescent n'a rien à envier à son aîné Jean de Lattre : excellent élève, il a été élu Préfet de la congrégation mariale, l'élite spirituelle dans les établissements des jésuites. Élève à Sainte-Geneviève, entré à Saint-Cyr en 1922, il est resté très Action Française. Lors de la condamnation de 1926, il parle "des divagations de Rome". Lui aussi est officier au Maroc (1926-31). Instructeur à l'École militaire de Dar El Beida, il se montre aussi exigeant que son aîné "Ne me dites pas que c'est impossible" (1927). Le chrétien qu'il est "se délecte à trouver un écho de sa foi chez les musulmans"⁽¹⁶⁾. En 1940 le capitaine de Hauteclocque entend la messe tous les matins, il est toujours "fidèle à une dizaine de chapelet le soir".

Jean-François Muracciole qui vient d'écrire *Les Français libres. L'autre Résistance* (Tallandier, 2009) a étudié le premier noyau des 7 200 volontaires ayant rallié de Gaulle en Grande-Bretagne. Il s'agit d'un milieu d'élite, 33 % appartenant aux couches supérieures de la société qui ne comptait que pour 3 % de la population active. Beaucoup sont issus d'une "droite catholique et patriote" et les noms à particule ne manquent pas. Bel exemple que celui du comte Louis-Honoré d'Estienne d'Orves, polytechnicien et officier de marine. Il est venu se placer aux ordres de l'amiral Muselier dès 1940. En 1935, au château provençal de ses parents, il était présent à la réception offerte à la Duchesse de Guise, mère d'Henri Comte de Paris : une famille d'Action française dans la Vendée provençale. Quant aux écrits de celui qui, capturé, est exécuté au mont Valérien, ils témoignent d'une "ascension spirituelle sans égale"⁽¹⁷⁾. Là encore la proximité est grande avec les Hauteclouque et les de Lattre. Il y aurait des exemples similaires à prendre, Hétier de Boislabert⁽¹⁸⁾, d'Astier de Lavigerie, etc.

Mais Leclerc a rejoint de Gaulle d'emblée en Angleterre. Était-il davantage mis en garde contre... le nazisme, c'est une hypothèse qui se soutient. En 1933, l'un de ses cousins germains, Xavier de Hauteclouque, reporter et écrivain, avait publié à *l'ombre de la Croix gammée*, suivi de *La Tragédie brune* (1934) et *Police politique du Reich* en 1935. Il meurt brutalement cette année-là, l'hypothèse d'un empoisonnement par les nazis n'étant pas exclue. On sait combien distinguer le nazisme du "boche" n'était pas si fréquent. Bien des patriotes qui en voulaient aux "boches" n'avaient guère idée de ce fanatisme qui avait suscité "la secrète horreur" de Xavier de Hauteclouque⁽¹⁹⁾.

Selon les souvenirs du général Cochet, de Lattre aurait eu, lui aussi, la tentation de rejoindre de Gaulle : "Si je partais à Londres pour rejoindre de Gaulle, me dit de Lattre, qu'en penses-tu ?" Cochet le dissuada à cause des troupes à garder "ici en mains", cette Armée de l'armistice qui, d'octobre 1940 à octobre 1942, recrute davantage de volontaires que les FFL a relevé J.-Fr. Muracciole.

Aux Chantiers de Jeunesse de Lodève, peu après le renvoi de Laval, le 13 décembre 1940, un contingent est libéré "le Chef de Montclos fait un discours dans lequel il dit que [...] nous devons répondre à l'appel de Pétain pour chasser les Boches. On chante alors la Marseillaise"⁽²⁰⁾. De cette espérance, on l'a vu, de Lattre et d'autres, se sont nourris voire même s'y sont accrochés jusqu'au jour où il n'a plus été possible de l'entretenir.

Leclerc a rencontré pour la première fois de Lattre au début de l'année 1944. Il venait de recueillir les confidences du général Legentilhomme concernant sa vanité : "Il s'est fait donner une 5^e étoile. Je comprends maintenant que vous aviez raison de refuser la 3^e ! – et 750 000 francs de rappel de solde et indemnités [...]. Tout cela n'est pas gai"⁽²¹⁾. Même si de Lattre n'est pas particulièrement "Armée d'Afrique", il en est cependant beaucoup plus proche (Armée d'Armistice plus commandement en Tunisie) que ces "gaullistes", si mal vus en Afrique du Nord et qui, le 20 mai 1943 à Tunis n'ont accepté de défiler qu'avec la VIII^e Armée britannique. Lors de la prise de Marseille, après le débarquement en Provence, de Lattre et de Larminat – gaulliste de la première heure – s'opposent vivement, Larminat sera relevé de son commandement. En septembre 1944, Leclerc refuse d'entrer dans la Première Armée car "Le Général de Lattre ne s'est pas conduit envers nous, en Afrique du Nord, d'une façon qui puisse me donner envie de le rejoindre". Lors de la libération du territoire, Leclerc bénéficie d'un traitement de faveur a noté Bernard

Simiot, les gros titres de la presse concernent les Américains et la 2^e DB. “Pourquoi ce silence systématique dès qu’il s’agit de De Lattre ? Fait-il ombre à de Gaulle ?” (22). Leclerc, qui a délivré Strasbourg, demande au Général Devers de lui préciser qu’il n’était sous les ordres de de Lattre que pour un temps limité. Il désire revenir sous Commandement américain (23). Le 18 juin 1945, Leclerc défile en tête à Paris. De Lattre a reçu cet avertissement : “Le Général [de Gaulle] me charge de vous dire que le 18 juin n’est pas la fête de la Première Armée”. “Je m’en vais” répond de Lattre qui défilera cependant le 14 juillet.

Alors de Gaulle – de Lattre ? Dans l’*Histoire de la Première Armée française : Rhin et Danube* (Plon, 1949), le second reconnaît qu’en arrivant en Angleterre, en octobre 1943 “la réalité immédiate ne fut pas exactement celle que mes rêves avaient conçus”. Il dit avoir été heureux de revoir, à Alger, le 20 décembre, “l’ancien commandant des chars de la 5^e Armée avec lequel [...] j’avais passé tant de soirées durant l’hiver 1939 quand j’étais moi-même Chef d’État-Major de cette armée”. Un peu plus loin il dit n’avoir “jamais compris l’origine de l’odieuse calomnie qui m’a quelquefois présenté comme l’un de ses juges” en 1940 (24). De Giraud il reçoit un “très cordial accueil”. Derrière ces propos aseptisés on perçoit bien que la froideur domine. Et de Gaulle que dit-il de son côté ? Dans l’*Appel*, t 1 de ses *Mémoires*, il rappelle que dès son entrée en fonction comme Sous-Secrétaire d’État à la Défense nationale, il avait préconisé de défendre Paris et suggéré de nommer comme gouverneur “un chef résolu. Je proposai le général de Lattre qui venait de se distinguer autour de Rethel”. Si les éloges les plus vifs sont décernés à un Thierry d’Argenlieu, par contre la discrétion est ensuite de rigueur vis-à-vis de de Lattre. Celui-ci a gardé un lien avec plusieurs maréchalistes outre François Valentin, ne pas oublier Robert Garric pour les “Camps légers” expérimentés en 1946-47, Garric Président du Secours national en 1940 – les maréchalistes, non compromis dans la collaboration. Mais tous ces liens faisaient problème (25).

L’un de nos confrères m’a rapporté ce souvenir reçu : apprenant la mort du Maréchal Juin, en 1967, de Gaulle en fut plus affecté que par celle de de Lattre, il est vrai disparu en 1952. “Vous êtes fait maréchal de France aurait dit un officier à de Lattre mourant”, “Suis-je le seul ?” aurait-il répondu. En fait, décédé le 11 janvier, il ne fut fait Maréchal qu’à titre posthume, le 15. Qui ne sait combien le souvenir des choix faits en 1940, en 1942 et au-delà, a pesé sur les mémoires, au point parfois de constituer une gêne pour l’Histoire ?

NOTES

- (1) Bernard Simiot, *De Lattre*, Flammarion, 1^{re} édition 1953, 2^e 1994. Bernard Destreneau, *Jean de Lattre de Tassigny*, Flammarion, 1999.
- (2) Maurice Brillaud et Yves Chiron, *L’abbé Emmanuel Barbier (1851-1925)*, Collection Lapidaire, Clovis, 2005.

- (3) *Intégrisme et catholicisme intégral*, Casterman, 1969, p. 76.
- (4) Le 13 août 1905, Mgr de Cabrières avait remercié l'abbé d'avoir mis en lumière "le péril que de pareilles doctrines font courir à la vraie foi". Sur les relations Cabrières-Barbier, voir notre *Cardinal de Cabrières*, Cerf, 2007, p. 338-379, 385).
- (5) Xavier Boniface, "De Lattre, chef de corps à Metz (1935-1937), et sa tentative de modernisation du service militaire", de *Gaule et les "Jeune Turcs" dans les armées occidentales (1930-1945)*, s.d. de François Cochet, Riveneuve édition, p. 79-94.
- (6) Voir la communication présentée à l'Académie, en 1992, par le Général Véran Cambon de Lavalette "De Lattre à Montpellier (février-novembre 1942). Un tournant dans la guerre".
- (7) Simone de Lattre, *Jean de Lattre, mon mari*, 2 vol., Plon, 1970 et 1986.
- (8) Son rôle dans le sauvetage d'enfants juifs sera reconnu : en 1971 il est fait "Juste des nations".
- (9) La brochure publiée en 1991, *Une première résistance. Liberté. Le groupe de Montpellier*, amicale des Anciens de Liberté, Paris, Maison de la France Libre, est muette sur le général.
- (10) Classes préparatoires à Saint-Cyr, *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, n° 112, Oct. 1978. Et Christian Bachelier, "L'Armée de Vichy et les Français (1940-1942)", Colloque *Le régime de Vichy et les Français*, Paris, 1990.
- (11) Maréchal Jean de Lattre, *Ne pas subir*, Plon, 1984, p. 243.
- (12) Olivier d'Ormesson, *François Valentin*, Berger-Levrault, 1964.
- (13) Archives nationales, 3AG carton 326, consulté par Thomas Vaisset. D'Argenlieu est très discret sur Weygand. En mission au Canada, en 1941, il télégraphie à de Gaulle pour que la propagande de la France libre cesse d'attaquer Pétain et Weygand, car, cela incommode l'administration américaine et les Français présents aux États-Unis.
- (14) L'amiral Decoux se verra, lui, en Indochine, refusé la poignée de main de l'envoyé de d'Argenlieu lequel refusera de le recevoir.
- (15) Témoignage de M. Eugène Manzano, Montpellier, février 2011.
- (16) Ce qui fait penser à Foucauld, cf. Jean-Christophe Notin, *Leclerc*, Perrin, 2005 sans oublier André Martel, *Leclerc, le soldat et le politique*, Albin Michel, 1998.
- (17) Étienne de Montéty, *Honoré d'Estienne d'Orves. Un héros français*, Perrin, 2001.
- (18) Qui a participé à l'expédition de Dakar, a été pris et enfermé à Gannat d'où il s'est échappé.
- (19) J.-Cl. Notin, *cit.*, p. 289.
- (20) Carnets de Julien Joly, *Cahiers d'Arts et de Traditions Populaires*, n°8/9, 1995-1996, p. 122.
- (21) J.-Ch. Notin, *op. cit.*, p. 245.
- (22) *Op. cit.*, p. 249.
- (23) *Op. cit.*, p. 288.
- (24) Jean Lacouture parle d'un vote de 5 contre 2 et ne mentionne pas la présence de de Lattre.
- (25) "Par leur filiation avec l'Armée d'armistice et les Chantiers, les Camps légers se situent dans la continuité de Vichy". Résistant de la première heure Coste-Floret, ministre de la Guerre en 1947, entretient de mauvais rapports avec de Lattre, il est hostile aux camps. Xavier Boniface, "Les camps légers du général de Lattre de Tassigny (1946-1948)", *La Plume et le sabre. Hommages offerts à Jean-Paul Bertrand*, Paris, Publ. De la Sorbonne, 2002.